La culture du poivron

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : La culture du poivron / Sylvie Payette
Nom : Payette, Sylvie, auteure
Identifiants : Canadiana 20250036827 | ISBN 9782898671531
Classification : LCC PS8631.A943 C85 2025 | CDD C843/.6–dc23

© 2025 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Black Pixels

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Édition
LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution nationale
PROLOGUE
prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2025
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

Sylvie Payette

La culture du poivron

LES ÉDITEURS RÉUNIS

L'amour est un sentiment qui ne se commande pas, mais qui se cultive.

– Auteur inconnu

Prologue

En traversant le marché en ce début d'automne ensoleillé, je retrouvais les odeurs de mon enfance. Je respirais les effluves de fleurs et de fruits mûrs se mariant parfaitement à ceux venant de la boulangerie.

Le cerveau traite l'odorat par le système limbique, qu'il utilise aussi pour la mémoire et les émotions. Ainsi, il suffit souvent d'un simple parfum oublié ou de l'odeur d'un savon pour nous ramener à un moment important de notre vie. Le retour d'un souvenir oublié refait surface et voilà qu'on sourit comme un enfant.

L'automne décorait les étals de citrouilles et les fleuristes déroulaient des tapis de chrysanthèmes multicolores.

Les cris des maraîchers nous invitant à essayer leurs merveilles, ou le passage d'une fillette, ses nattes volant derrière elle, me transportaient dans le confort de mes années de bonheur.

Depuis mes premiers pas, j'avais passé mes étés à aider mes parents au comptoir familial de légumes bio.

— Eh, salut, Violetta, tu vas bien ? m'a lancé un marchand au passage.

— Oui, merci, et vous ?

— Toujours pareil… Bonne saison cette année, a-t-il répondu, enjoué.

Ces gens m'avaient vue grandir. Ils faisaient tous un peu partie de ma famille. Je lui ai serré la main. Elle était devenue sèche et rugueuse à force d'avoir trop travaillé, mais son contact restait toujours aussi chaleureux.

J'allais rencontrer la direction et le service de communications, installés au deuxième étage du bâtiment principal. Ils me proposaient d'organiser avec eux le Salon des légumes mal aimés. Ils désiraient présenter une exposition animée, quelque chose d'amusant pour faire découvrir les fruits et végétaux que les gens évitaient d'acheter, parce qu'ils ne savaient pas comment les apprêter.

En repartant, mon contrat en main, ma tête bouillonnait déjà d'idées. J'imaginais des dégustations et des jeux autour du thème.

Je marchais en direction de l'arrêt d'autobus, lorsque j'ai aperçu une boutique d'affiches. Il y avait des reproductions de tableaux et de films ainsi que des photos. Je suis entrée, parce que l'une d'elles attirait mon attention. Il s'agissait d'une photographie prise de la proue d'un bateau fendant une vague dans une mer houleuse. Je me suis projetée dans l'image.

En l'observant, je sentais monter en moi l'énergie puissante de la force vitale, celle qui nous pousse à avancer, malgré la peur de ne pas pouvoir surmonter la prochaine tempête.

En bas de l'affiche, il était écrit : « Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage. » J'avais toujours aimé cette phrase et je n'ai pas hésité à l'acheter. En arrivant chez moi, je l'ai accrochée au-dessus de mon lit.

Il y a des moments clés dans la vie où on dirait qu'une sorte d'échiquier géant se met en place. Chaque décision modifie le cours de notre destinée. Il s'agit peut-être d'un aiguillage installé sous nos pieds. Nous n'en contrôlons pas le mécanisme, il réagit selon sa propre volonté.

Si je regarde le chemin parcouru depuis, je pense que c'est exactement à ce moment-là que l'engrenage s'est mis en marche. Je ne pouvais absolument pas deviner que ce contrat me conduirait, tout comme Ulysse, à prendre la mer.

1

Ce premier lundi du mois de mars, je lisais encore une fois cette phrase, comme une sorte de mantra silencieux. Elle me donnait le courage de croire en moi et elle chassait les doutes, en me permettant de commencer la journée du bon pied.

Il s'agissait de mon petit rituel personnel. Certains font des exercices, d'autres de la méditation, moi, je me répétais : « Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage. » Fonce, Violetta, la vie est belle, et ne crains pas les intempéries.

J'étais convaincue qu'on ne pouvait se connaître soi-même qu'en partant à l'aventure.

Naturellement, pas besoin d'affronter une véritable tempête pour avancer. Il suffisait de se lancer vers la réalisation de nos rêves, tout en sachant que ce ne serait pas toujours facile. Cependant, rester sur le quai ne servait à rien, et craindre les intempéries non plus.

Je devais faire confiance à mon bateau ! Bon, peut-être qu'il ne s'agissait que d'une chaloupe, mais elle représentait les fondations sur lesquelles j'étais construite. Jusque-là, mon expérience pouvait paraître un peu mince ; une bonne éducation, l'université, quelques petits boulots, mais à vingt-six ans, ma vie commençait à peine.

Cette phrase rappelait aussi le bonheur de rentrer chez soi après un long périple, comme celui qu'avait ressenti Ulysse en retrouvant Pénélope et son île.

Mais pour revenir, fallait-il encore partir.

Pour moi, l'occasion de me lancer se présentait sous la forme d'un nouveau travail. Je prenais enfin la bonne direction, celle me menant vers la carrière de mes rêves.

2

Il s'agissait de mon premier jour en tant qu'assistante du directeur des communications de la compagnie Cité-Park, spécialisée en salons et expositions. Elle était propriétaire d'un complexe immobilier où se trouvait un hôtel donnant sur un magnifique parc, ainsi qu'un bâtiment connexe comprenant plusieurs salles permettant d'accueillir différents types d'événements.

En plus de la location, l'entreprise proposait des équipes pour la planification et la promotion.

Le directeur du département des communications m'avait repérée lors du Salon des légumes mal aimés. J'avais immédiatement accepté son offre, elle répondait exactement à ce que je désirais.

Je ne marchais pas, je dansais ; je ne parlais pas, je chantais.

Le soleil jouait à cache-cache avec les nuages et j'y voyais un signe, une sorte de clin d'œil pour m'encourager à ne pas m'inquiéter.

Enfant, j'étais très rêveuse et je voyais des signes partout. Il faut dire que j'adorais créer des personnages. J'étais à la fois

le prince et la bergère, je transformais ma chambre en palais et mes repas en festins. Je m'imaginais ballerine ou bûcheron ; à mes yeux, rien n'était impossible.

Le lundi, j'étais une princesse du moyen âge et le mardi, on m'envoyait en mission secrète sur Mars. Ma vie se déroulait en IMAX et j'écrivais le scénario au fur et à mesure.

Mes parents nous poussaient, mon frère, ma sœur et moi, à inventer des histoires et à développer notre créativité, et je n'en manquais pas.

Évidemment, la réalité m'avait rattrapée, un jour. Même si les fées, les troubadours et autres personnages ne m'habitaient plus, je gardais cet émerveillement face à la vie.

J'ai commencé à fouiller dans ma garde-robe pour trouver quoi porter. Je sortais les vêtements un à un et les lançais sur le lit comme des pelures de bananes.

Je me disputais avec les cintres entremêlés, je me décourageais en sortant des chaussures usées que j'aurais dû jeter depuis longtemps. Je ne trouvais plus rien à mon goût.

Trop été, trop hiver, trop court, trop long, trop sombre, trop clair.

C'est fou ce que le stress peut faire.

Je me suis regardée dans le miroir derrière la porte du placard. Taille moyenne. Bon, j'aurais aimé avoir quelques centimètres de plus, mais avec des talons, ce n'était pas si mal. J'avais de jolies rondeurs ; avant, je les détestais, mais depuis quelques années, je les trouvais plutôt agréables. Je ne savais pas ce qui attirait les regards, peut-être ce côté bonne mine et gourmande, mais les hommes se retournaient sur mon passage.

À moins que ce soit pour mes longs cheveux châtains indisciplinés, ou mes yeux ambre ?

Je reprenais confiance. Il y avait encore de l'espoir que je sois prête à temps.

À ce moment-là, ma petite sœur a pointé son nez dans l'ouverture de la porte.

— Mais qu'est-ce que tu fais, Violetta, tu n'es pas encore habillée ? Je venais vérifier si tu avais besoin de moi pour ton maquillage.

— Ophélie, aide-moi, s'il te plaît. Je n'arrive pas à me décider.

— Tu voulais porter quoi ?

— Je pensais mettre mon ensemble corail et un t-shirt crème.

— Il te va très bien, la couleur est superbe. N'hésite plus, a lancé ma sœur.

— C'est seulement que je tiens vraiment à faire bonne figure dès mon arrivée. L'image que tu donnes dès les premières minutes va rester longtemps dans l'esprit de tes collègues.

— Avec ton sourire, tu vas tous les mettre à tes pieds, m'a-t-elle assuré.

— Je ne cherche pas à les séduire ! J'aimerais seulement faire bonne impression.

— Alors, ne t'inquiète pas. Tout va bien aller.

Elle m'a souri avant de retourner vers la cuisine.

Bien sûr, je devais me faire confiance.

Nous partagions notre appartement depuis l'arrivée d'Ophélie en ville. Elle suivait des cours de théâtre au conservatoire de Montréal et, tout naturellement, je l'avais accueillie. Même si elle avait trois ans de moins que moi, il était parfois difficile de savoir laquelle était l'aînée.

Elle avait un style bien à elle. D'un côté de la tête, ses cheveux étaient rasés et, de l'autre, une mèche trop longue lui cachait l'œil droit. Ses tatouages attiraient l'attention ; une tête de mort plantée sur une épée descendait de son épaule droite jusqu'au poignet, une rose à moitié fanée lui couvrait la gorge. Elle portait aussi plusieurs boucles d'oreille et un anneau dans le nez, ce qui ne plaisait pas à tout le monde.

J'adorais visiter les friperies avec elle, je possédais un don pour dénicher des pépites et je m'amusais à tout agencer pour mettre en valeur sa personnalité originale. Pour moi, je fouillais plutôt pour des tenues classiques que j'agrémentais d'accessoires pour leur donner une seconde vie.

Mon frère Aramis, le deuxième enfant de la famille, venait parfois passer quelques jours. Nous nous retrouvions tous les trois, comme avant, lorsque nous habitions la campagne.

Nous avions grandi sur une ferme. Nos parents s'étaient mis à cultiver des produits biologiques, et ce, bien avant tout le monde. J'avais appris à marcher en me tenant aux bacs de pommes de notre voisin au marché Ville-Royale. À trois ans, je connaissais tous les noms des légumes et des fruits.

J'adorais jouer à la marchande, cet univers me comblait de bonheur, surtout que cet environnement sollicitait tous nos sens.

Passer la soirée près du feu à écouter ma mère au piano, courir pour attraper les poules en fuite, se rafraîchir à la rivière en

s'éclaboussant, observer les étoiles ou faire des tours sur le dos de l'âne Anatole, toutes ces activités avaient peuplé notre jeunesse.

Aramis étudiait en agronomie pour moderniser la ferme en y installant les dernières technologies. Il désirait la faire prospérer pour y vivre toute sa vie.

Je le comprenais ; même si j'avais choisi la ville, moi aussi je gardais un souvenir impérissable de notre enfance.

3

À l'école, nous étions la famille d'illuminés arrivée de la ville pour cultiver des légumes biologiques. Au début, on nous regardait de travers, les natifs de la région nous prenaient pour d'étranges citadins, sans aucune compétence pour s'occuper d'une ferme. Ils pensaient que nous ne tiendrions pas une saison et s'amusaient en nous observant discrètement. Mais mon père avait rêvé toute sa vie de ce projet qui lui tenait vraiment à cœur, et il l'avait très bien planifié.

Nous adaptions des pièces de théâtre avec les moyens du bord. Aramis créait des décors, qu'il construisait avec le foin de la grange. Je m'occupais des costumes, j'ai développé mon talent pour faire des merveilles avec presque rien. Ophélie s'octroyait toujours le rôle principal, alors que mon frère et moi interprétions tous les autres personnages.

Au début, nous jouions pour nos animaux, puis nos parents sont venus voir nos pièces de théâtre, ce qui nous obligeait à nous forcer pour faire bonne figure. Tranquillement, les gens de la région ont commencé à s'intéresser à nos activités. Ils ont constaté que nos produits, d'une qualité supérieure, remportaient de plus en plus de succès. D'abord, nos voisins, puis les voisins des voisins sont passés poser des questions à mon père.

Du jour au lendemain, nous avions plein d'amis, les enfants ont même voulu assister à nos représentations, puis leurs parents se sont joints à eux.

Pour ma mère, il était très important que nous soyons tous les trois instruits et, comme elle avait étudié en lettres, elle nous avait donné les prénoms de ses personnages préférés.

Je portais celui de la pauvre Violetta, héroïne de *La Traviata*. Son destin n'était pas très enviable puisqu'après avoir attendu son amant pendant des jours, elle mourait. Ophélie, la plus jeune des trois, n'avait pas un prénom plus attrayant. La douce fiancée d'Hamlet se noyait après avoir sombré dans la folie. Aramis, le cadet, était un des trois mousquetaires, le plus séducteur, le plus magouilleur, et le seul à survivre à la fin de leurs aventures.

Certains psychanalystes disent que les prénoms et noms de famille influencent nos comportements. Je ne sais pas si c'est vrai, mais j'écoutais parfois mon extrait préféré de *La Traviata*, comme si je m'identifiais à cette Violetta.

Cependant, malgré nos prénoms inspirés d'œuvres tragiques, nous formions une famille heureuse et unie.

Un jour, le marché où j'avais passé mes étés derrière l'étal de mes parents m'avait engagée pour faire de la publicité sur les réseaux sociaux. Mon travail m'avait tellement intéressée que je m'étais inscrite en communications à l'université.

— Violetta, tu es prête ? J'arrive, m'a avertie Ophélie, me sortant de mes pensées.

Je me suis de nouveau regardée dans le miroir ; j'étais enfin prête et plutôt satisfaite. Même si ma tenue semblait classique, elle restait assez originale pour une employée du département des coms.

Ma sœur m'a apporté une tasse de café et s'est installée pour me maquiller.

— Naturelle, Ophélie, ne me fais pas un de tes trucs de théâtre.

— Évidemment ! Je te dis que la confiance règne aujourd'hui, a-t-elle constaté, amusée.

— C'est le stress, ai-je expliqué, je suis désolée.

Elle avait trouvé le moyen de mettre en valeur mes yeux et mon sourire. J'ai respiré pour me détendre, je me sentais mieux, c'était le principal.

— Tu me fais rire, s'est écriée Ophélie. Comme si c'était la première fois que tu commençais un nouvel emploi.

— Cette fois, c'est celui de mes rêves. Rien à voir avec le restaurant ou même le Salon des légumes mal aimés. Je me demande encore si c'est vrai.

— Tu y vas à vélo ? m'a-t-elle questionnée doucement.

— Non, pas aujourd'hui, il y a trop de risque de pluie.

— Je peux te l'emprunter ? a-t-elle minaudé.

— Oui, bien sûr. Je vais prendre l'autobus. En plus, il s'arrête presque devant la porte.

La compagnie Cité-Park suscitait l'admiration de tous les gens dans le domaine des expositions. Son excellente réputation l'avait conduite à travailler sur des projets internationaux. On y planifiait des rencontres et des salons. Leur directeur des communications, Nicolas Leroux, m'avait remarquée lors de la promotion du Salon des légumes mal aimés, organisé par le marché Ville-Royale.

Peu après, on m'avait contactée pour m'offrir un emploi dans la compagnie.

Je rêvais depuis longtemps de me joindre à cette entreprise. J'adorais l'idée de faire partie d'une équipe de gens enthousiastes.

Qu'il s'agisse d'amateurs de pêche, de mordus de littérature ou d'artisanat, tous les visiteurs des expositions vibraient quelques jours au rythme des découvertes de leur passion commune.

Un immeuble de plusieurs étages à l'architecture moderne se dressait devant moi. La division des événements occupait tout le sixième. J'ai reculé pour tenter de visualiser où il se trouvait.

Mon image se reflétait dans la vitre immense du hall. J'ai dégagé mon front sur lequel une de mes boucles s'accrochait. J'ai pris une grande respiration et, au moment d'entrer, j'ai changé d'idée. J'avais aperçu un café quelques portes plus loin. Je devais avaler quelque chose, je sentais mon énergie m'abandonner. De toute façon, à force d'avoir peur d'être en retard, j'étais en avance.

4

Je suis entrée dans le café vide, j'ai marché directement vers le comptoir, où j'ai commandé un grand cappuccino et un muffin aux carottes. Je n'ai pas remarqué qu'un client venait de se placer derrière moi dans la file.

En me retournant après avoir reçu ma commande, j'ai accroché cette personne avec mon sac et mon gobelet m'a échappé, se renversant sur mon chandail crème et, surtout, sur la veste de jogging blanche de l'inconnu. Il portait une casquette lui cachant les yeux. Il gardait la tête baissée, observant les dégâts. Sa main dans les airs tenait toujours son cellulaire.

J'ai attrapé une serviette en papier et j'ai tenté d'essuyer sa tenue de sport, mais il a tendu l'autre bras pour m'empêcher de le toucher. Il a essayé de nettoyer lui-même la tache, mais il ne faisait qu'étaler un peu plus de café.

Je m'excusais en même temps que je frottais moi aussi pour effacer les dégâts sur mon propre t-shirt.

— Je suis vraiment désolée. Si vous voulez me la confier, je vais la laver et vous la rapporter demain.

Il a levé la tête en me regardant froidement.

— Ce n'est pas nécessaire, a-t-il répondu, avant de commander un spécial matcha.

— Je m'excuse, je commence un nouvel emploi aujourd'hui et je suis un peu nerveuse, ai-je expliqué en souriant.

— Ah bon, a-t-il simplement marmonné.

Je suis sortie rapidement après l'avoir salué. Une fois dans la rue, j'ai senti des gouttes d'eau sur mon visage. La pluie avait débuté sans que je m'en aperçoive. J'ai cherché mon parapluie, mais je ne l'avais plus.

Je me souvenais de l'avoir déposé contre le comptoir pour payer. J'ai voulu retourner le récupérer, mais devant moi se dressait à nouveau le coureur à la veste blanche. Il me le tendait. Je l'ai pris en murmurant un merci et il a continué son chemin.

Je l'ai vu entrer dans l'édifice de la compagnie et je me suis dit : *Évidemment, il fallait qu'il travaille au même endroit que moi !*

Tant qu'il ne s'agissait pas du président, je m'en sortirais probablement. En plus, s'il venait au bureau en vêtements de sport, ce devait être parce qu'il n'occupait pas un poste important. Je pouvais me détendre.

En pénétrant dans l'édifice, je me suis dit que si tout le monde était aussi peu sympathique que lui, j'allais trouver le temps long.

L'entrée de l'immeuble était impressionnante. Je suis passée par la sécurité où on m'a remis ma carte d'employée, munie de la photo que je leur avais fait parvenir. Ensuite, j'ai pris la direction des ascenseurs. Je suis montée seule, mais lorsque les portes ont commencé à se fermer, une jeune femme a crié pour que je les garde ouvertes. Les bras pleins, elle s'est faufilée rapidement à l'intérieur.

Elle portait une coiffure étonnante ; ses cheveux lilas étaient retenus par deux petits chignons de chaque côté de la tête, comme les oreilles d'un ourson. Un maquillage prononcé, des lèvres roses et un toupet coupé très court lui donnaient l'air d'une petite fille ayant grandi trop vite.

— Merci…, m'a-t-elle soufflé. Sixième étage, s'il vous plaît. Oh ! On va à la même place ?

— Euh… oui, je pense.

— Je suis Betty… Enchantée.

Elle a réussi à dégager des bouts de doigts pour les tendre vers moi. Je les ai attrapés pour la saluer.

Avec son air de poupée, je me suis demandé où elle pouvait bien travailler. Sûrement au département de graphisme, ou un autre secteur employant des artistes.

— Betty, c'est mon surnom.

Elle m'a montré du regard sa carte d'identité, pendue à son cou.

— Je suis Béatrice Thibault… Donc… Bé Thi, si on utilise les premières syllabes de mes prénom et nom, ce qui fait Betty…

— Ah oui, je comprends. Moi, je suis Violetta et…

Les portes se sont ouvertes avant que je puisse terminer ma phrase. Betty est partie précipitamment, me laissant seule. L'ascenseur donnait directement sur une grande pièce. Des murets de couleurs vives divisaient les espaces. Le style moderne, les longues banquettes rembourrées et agrémentées de coussins rendaient l'endroit très chaleureux. Malgré la pluie, de hautes fenêtres inondaient le lieu de lumière.

Tout le monde semblait très occupé et je ne savais pas quelle direction prendre. Je me suis dit que j'aurais dû retenir Betty. Je devais trouver Nicolas Leroux, le directeur des communications, au milieu de toute cette agitation.

Je restais sur place en explorant la salle des yeux, incapable de deviner où je devais me rendre.

— Violetta ! ai-je entendu.

Je me suis retournée et j'ai aperçu M. Leroux, mon directeur, qui me faisait signe de venir le rejoindre.

— Violetta, par ici.

Je me suis dirigée vers lui, gardant ma veste fermée d'une main, pour qu'il ne voie pas la tache.

— Bonjour, ai-je dit en arrivant à sa hauteur.

— Je suis désolé, une petite urgence ce matin. Mais voici ton bureau.

— Si je peux vous aider…, ai-je proposé.

— Non, c'est presque réglé, et je voudrais que tu lises les dossiers que Betty t'apportera plus tard. Ce sera utile pour la réunion qui aura lieu à quatorze heures précises. Comme je te l'ai dit au téléphone, c'est le premier lundi du mois, et c'est important que tu y assistes.

— Je serai prête, ai-je assuré.

Je me suis assise pour la première fois sur le fauteuil pivotant. Un ordinateur était déjà installé. Un calendrier avait été placé à ma droite et il indiquait déjà les réunions à venir.

J'ai ouvert les tiroirs, tout s'y trouvait, quelques accessoires de bureau, des stylos, une brocheuse et de quoi prendre des notes.

Pour commencer, j'ai allumé mon écran. Une animation très moderne présentait le logo de la compagnie. J'étais remplie de fierté.